

Wasteland

Daniel Poliquin

Number 44, Fall–September 1987

La création dans les universités

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42816ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poliquin, D. (1987). Wasteland. *Liaison*, (44), 37–40.



Wasteland

par Daniel Poliquin

Au **Wasteland**, il y avait deux poètes. C'est là que je les ai connus, au **Wasteland**, rue Laurier, caveau dédié à la mémoire de T.S. Eliot, où tant d'étudiants vrais et faux ont vécu leurs meilleurs délires dans le monde de la chanson, de la poésie, de la fantaisie politique. Le **Wasteland**, où l'on servait de la bière à toute heure de la nuit, où l'on fumait toutes les herbes prohibées, où Willard McIlharghey, dit *Saskabush*, récita ses premiers et derniers poèmes. Le **Wasteland**, qui servait de salon à Roger Deslaurier, dit *Max*, poète québécois; le **Wasteland** dont plus rien ne subsiste aujourd'hui, sauf l'immeuble triste de pierres brunes qui l'abritait. La place est fermée maintenant; le propriétaire en titre, l'Université d'Ottawa, avait besoin de locaux.

Max et Willard se tenaient là tout le temps, quoique rarement assis ensemble. Les deux n'avaient pas grand-chose à se dire: Max ne savait pas trois mots d'anglais, et Willard savait une douzaine de phrases françaises toutes faites, toujours les mêmes, qu'il sortait parfois quand il était saoul. Chacun fabriquait ses poèmes, tout seul de son côté.

Willard McIlharghey était né en Saskatchewan, d'où son surnom, *Saskabush*. C'était un poète autodidacte, alcoolique et chômeur. Fils d'un soldat nomade, il avait fréquenté vingt-neuf écoles primaires et secondaires, chaque fois renvoyé, avec pour conséquence qu'il était classé comme illettré fonctionnel par Statistique Canada, ce qui l'aidait à toucher plus de bien-être

social. Il avait vécu partout au pays sans jamais rester plus d'un an à la même place, sans profession, sans domicile, sans argent. À l'époque, on lui donnait trente-cinq ans, pas plus. Il écrivait une épopée sur le Manitoba et se disait le *People's Poet of the West*. On se souvient qu'il aimait s'enivrer à l'alcool de bois et au sherry embouteillé à Niagara Falls. Il traînait toujours avec lui un bâtard de berger anglais aussi fou que son maître, baptisé Beaver.

Willard avait deux grands sujets de conversation: les poètes qu'il aimait et la difficulté de trouver un éditeur de poésie. On se rappelle aussi qu'il avait du mal à garder ses amis: quand il était saoul, il devenait violent, il injurait tout le monde. Dans ses grandes brosses, il s'oubliait beaucoup; il cessait de se laver et gardait l'odeur de celui qui fait ses besoins un peu vite. D'après Solange, qui est mon amie et qui l'a bien connu, Willard *Saskabush* McIlharghey aimait un peu trop son personnage de poète génial et ivrogne, qui donnerait la fin du monde pour un vers réussi. C'est peut-être vrai. Mon souvenir à moi est différent: ce que j'ai surtout retenu, c'est la fois où il m'a confié que son analphabétisme faisait tout son talent. Comme il n'avait pas d'instruction, il était obligé de regarder chaque mot dans le dictionnaire, ce qui donnait beaucoup de rigueur à sa poésie; de même, son ignorance était un vaccin contre l'inhibition. En tout cas, il était sincère et produisait beaucoup. Qu'il se soit donné un genre ou non, ne lui enlève rien.

Max, ce n'était pas le même genre. Oh non. Alors que Willard *Saskabush* faisait tout pour avoir l'air pouilleux, et y parvenait, Max affectionnait un je-ne-

sais-quoi de distinction. Hiver comme été, il portait veston, cravate, chemise blanche et souliers durs; des fois, on le voyait entrer au **Wasteland** en smoking de maître d'hôtel qu'il avait payé 5 \$ comptant au magasin de la Saint-Vincent-de-Paul — le smoking était un peu trop grand pour lui, avec des trous aux coudes et des taches aux genoux, mais ça ne faisait rien. Aussi, il portait des rouflaquettes épaisses et une longue moustache à la manière de François-Joseph d'Autriche; il avait le front enchauffé, et les cheveux blond cendré qui lui restaient et lui tombaient jusqu'aux reins avec un ruban de velours noué au milieu pour les tenir. Max ne ressemblait à personne. Je lui ai demandé une fois pourquoi il portait des rouflaquettes et les cheveux si longs. Sa réponse: *C'est pour écœurer les straights*. Ah bon, mais pourquoi es-tu costumé de même? *C'est pour écœurer les freaks*. Il était comme ça.

Il n'était pas affable. Je suis un des rares à qui il parlait, et je n'ai jamais su pourquoi. D'ordinaire, il envoyait tout le monde chier, littéralement. Un Africain voulait sympathiser avec lui: *Alors, cher Max, qu'est-ce qu'il écrit aujourd'hui?* Max: *Toé, l'homme en noir, on l'a rien demandé: repoigne tes bananes, pis retourne voir tes chums, Idi Amin Caca pis Bokassa. Pis fais attention à ta peau, y a encore des cannibales par chez vous...* On avait tort d'achaler Max. Une fille qui le trouvait de son goût avec ses six pieds, ses costumes trois pièces un peu usés et son porte-cigarettes en sterling, lui avait dit: *Bonjour Max, t'as l'air fatigué aujourd'hui?* Lui: *Ouan, c'est ça, pis fatigue-moé pas...* Je n'ai connu personne qui arrivait à lui faire de la façon. Sauf peut-être *Saskabush* McIlharghey.

Max respectait les poètes.

Entre les deux, j'ai fait le pont quelque temps. Une fois, Max m'a demandé ce que valaient les poèmes de Willard; je lui en ai traduit quelques-uns. J'ai rendu le même service à Willard. Quelques fois, après la fermeture du **Wasteland**, on s'assoit ensemble les trois. Max disait : *How do you do, Saskabush?*, à quoi Willard répondait : *C'est mon plaisir, Max, comment sont les choses?* Je traduais les réponses.

En général, ces conversations n'allaient pas très loin. Ils n'ont rien appris l'un de l'autre. Entre eux, toutefois, il y avait de l'estime. Mais il ne reste plus rien aujourd'hui, ni de l'un, ni de l'autre. Il ne reste que moi, qui les ai connus et admirés.

Je l'ai dit, Saskabush écrivait ou buvait. Il a persité dans cette voie jusqu'à la fin de ses jours. Quand il buvait, il cessait d'écrire et inversement.

De temps en temps, il lisait ses poèmes à voix haute au **Wasteland**, au **Roosters** de l'Université Carleton, chez des particuliers en moyen, dans des cafés à la mode. Willard avait une voix superbe, certains de ses vers étaient bien troussés et il mettait beaucoup d'âme dans ses lectures. Certains spécialistes l'appréciaient beaucoup; certains parlaient même de se cotiser pour publier la première tranche de son œuvre. Des gens du Conseil des Arts lui promettaient des bourses qui ne venaient jamais.

C'était un pur poète, très préoccupé d'esthétique littéraire. En ce sens, il ressemblait beaucoup à Max qui refusait comme lui de toucher à la prose. Dans un exemplaire de la **Norton's Anthology of English Poetry**, qu'il avait volé exprès pour moi chez **Prospero**, Willard m'avait fait cette dédicace :

*To my friend Joanisse.
Poetry is the only truth
Prose is nothing but a desperate
flin-flon, an unbearable wawa*

*Novel is glorified gossip
Prose stinks, poetry breathes
Love. Willard*

Son problème à lui, c'était l'alcool. En vérité, le plus étrange est qu'il ne supportait pas l'alcool. Il l'a avoué à Solange une fois : il buvait pour faire poète, parce que l'alcoolisme sied au

poète inspiré qui s'acharne à s'autodétruire. Je me demande s'il était sérieux ou s'il se moquait d'elle quand il a dit ça...

Parfois, il rencontrait une femme amoureuse de poésie et de lui, qui le gardait chez elle quelques mois, lui et son chien muet Beaver, le temps d'encourager une vocation poétique. Malheureusement, ces épisodes se terminaient assez vite et assez mal. Willard avait parfois le vin violent et il cassait tout. Une fois, même, il a frappé mon amie Solange qui l'hébergeait. Elle l'a mis à la porte et n'a jamais voulu le reprendre. Willard a écrit au moins un millier de vers sur elle pour se faire pardonner. Elle a pardonné, mais elle n'a plus jamais voulu de lui.

Quand il s'arrêtait de boire, il était fin comme une mouche. Pendant une de ses cures, je l'ai invité une fois chez mes parents et il leur a fait bonne impression. Même Estelle, ma sœur, l'a trouvé de son goût, malgré ses cheveux longs et sa barbe. Autre chose qui l'aidait beaucoup quand il cessait de boire : il se lavait tous les jours et changeait de linge aussi souvent qu'il le pouvait. Il mangeait mieux, ne fumait pas et cessait ses mauvaises fréquentations.

Une bonne fois, longtemps après son départ de chez Solange, Willard est parti pour Vancouver avec deux de ses amis. Il avait confié son chien muet Beaver à mon ami Théberge qui voulait lui apprendre à japper. Les trois se sont rendus sur le pouce jusqu'à Renfrew, où ils ont décidé de camper à la belle étoile. C'était en mars et le froid reprenait. Les trois se sont fait un bon feu et ont pris une goutte pour se réchauffer. Tard dans la nuit, la chicane a pris, ils se sont battus et Willard est tombé à la renverse, le cou sur une bûche. D'après le coroner, la blessure n'était pas si grave, mais Willard était trop ivre pour se relever : il se serait plutôt étouffé dans le sang qui lui reflua à la gorge. Le lendemain matin, ses amis l'ont

enterré et sont repartis. La police a déterré le corps de Willard une semaine plus tard, à moitié dévoré par les renards. C'est son chien muet, Beaver, qui l'a retrouvé. Je le sais pour avoir suivi l'affaire d'assez près; je le faisais par amitié pour Solange, à qui je racontais tout dès que j'avais des nouvelles.

À sa mort, j'ai remis tous ses textes à un professeur d'anglais de passage à Ottawa, qui avait déjà entendu parler de Willard. Le professeur a été très gentil; n'ayant pu trouver d'éditeur désireux de publier l'œuvre de Willard McIlharghey au Canada anglais, il a remis le tout à un ami angliciste et éditeur au Luxembourg. L'ami professeur et éditeur luxembourgeois a choisi les meilleurs poèmes, les plus parlants, et les a publiés dans un recueil qui a connu beaucoup de succès là-bas.

À ce qu'on dit, Willard *Saskabush* McIlharghey est aujourd'hui un poète très connu au Luxembourg.

J'ai mieux connu Max. On ne rencontre qu'un Max ou deux dans sa vie, pas plus. Je n'ai jamais tellement aimé sa poésie morbide; c'est le personnage qui me plaisait surtout. Il était courageux : jamais il n'a accepté un sou pour écrire, il se faisait vivre tout seul, sans bourse du Conseil des Arts, sans aide de sa famille ou de ses amis. Il travaillait deux ou trois mois, jamais à la même place — commis-libraire, facteur, déménageur, barman —, et retournait ensuite à ses poèmes, à plein temps. Il m'a dit une fois sans rire : si on te demande un jour le nom du plus grand mécène canadien, tu répondras que c'est la Commission de l'assurance-chômage.

Je lui rendais visite souvent, même après avoir quitté Ottawa pour Notre-Dame de Waxville où j'enseignais. J'allais le retrouver au **Wasteland** ou dans son restaurant préféré où il écrivait : la **Casa San José**, angle Somers-





Photographies d'archives, prises au Wasteland, à l'Université d'Ottawa, autour de 1970. (Courtoisie des Archives de l'Université d'Ottawa, Collection Hans Blohm)

set et King Edward, restaurant plus américain que mexicain pour la cuisine, mais libanais pour les prix. Il avait toujours devant lui un livre de poèmes, un journal, un café, son paquet de Zigzag, un pot de colle, des ciseaux et un scrapbook. Quand il cherchait du travail, il découpait les offres d'emploi du journal pour les coller dans son scrapbook. Je n'ai jamais su pourquoi.

Une fois qu'on faisait le tour de la Galerie nationale ensemble, j'ai suggéré à Max d'écrire des romans. Moi-même, dans mon exil volontaire de Notre-Dame de Waxville, je m'étais mis à la nouvelle. Je n'aurais pas dû lui poser la question...

Tu veux le savoir, mon Joanisse, pourquoi j'écris des poèmes qu'on publie pas, à place des romans québécois pourris qu'on publie tout le temps? M'a te le dire, pis tout de suite à part de ça.

Écoute-moi, c'est par choix que je suis ici à Ottawa, OK? Je suis avocat de métier, moi, tu savais pas ça? Je suis venu ici à cause des Événements d'octobre, j'ai fait de la taule pour les Québécois en 70, OK? Je suis venu ici pour me calmer les nerfs, pis écrire, OK? Mais là, c'est fini, j'en ai plein mon casque : du Canada, pis du Québec!

Pis tu veux savoir pourquoi, Joanisse? Y a pas rien que le Québec qui est fini. Pareil avec les français. Au Canada, pis partout dans le monde, le français est rendu une langue seconde à l'usage des touristes; une langue mineure, pareil comme le hongrois ou le polonais...

T'as compris, le français, c'est mort. Tous les grands écrivains français sont morts. Leurs successeurs, y gagnent peut-être beaucoup d'argent, mais y ont pas de talent. Il y aurait peut-être un espoir si l'Académie française élisait des grands hommes : Hergé, Yves Montand, Gaston Miron,

Jean Genet; avec eux, une couple d'Arabes, une couple de Noirs, un Indochinois. Voyons donc! Aucun risque de ce côté-là. L'Académie, c'est un bospice de droitiers où on parle le français du Guide Michelin. Non, la France, quand elle a perdu sa force politique et militaire, elle a perdu ses auteurs pis son âme en même temps. — Il faut laisser le tour à d'autres...

De nos jours, il faut être américain si tu veux être lu à Berlin et à Tunis. On lit rien que les romans traduits de l'américain. Moi, j'ai compris. La seule façon de survivre comme écrivain génial, c'est de m'américaniser. Pis si tu veux le savoir, mon petit Joanisse, ça sera pas long que ça va être fait; j'ai fait le grand saut : mes papiers d'immigration sont prêts, j'ai la carte verte, je prends l'autobus pour Buffalo demain.

C'est ça, je m'en vas aux États. Je vas même changer de nom. Benbow Sartoris : ça va être moi ça, qu'est-ce que tu penses de ça? C'est un nom que j'ai trouvé dans un roman. Tu te souviens de mon recueil de poèmes, Les Chiens font la vaisselle, bon, je vas le traduire en américain, pis m'a me trouver un éditeur. C'est pas comme ici. Salut Joanisse, j'ai plus de temps à perdre. So long!

Et Max est parti, sans me serrer la main...

Max a quitté Ottawa quelques jours après, sans dire au revoir à personne. On ne l'a plus jamais revu. Il avait dit son dernier mot.

Trois ans plus tard, j'ai su ce qu'il était devenu.

J'ai pu reconstituer à peu près l'itinéraire américain de Max avec l'aide de sa famille et d'amis qui s'intéressaient à son œuvre.

À Buffalo, son premier arrêt aux États-Unis, Max a trouvé un emploi de camionneur. Longtemps il a parcouru les États-Unis, transportant des pêches ou des clous le jour, écrivant la nuit dans des motels de routiers. Je suis fier de le dire : il a publié sous le pseudonyme de Benbow Sartoris un recueil de poèmes chez un vanity publisher de l'Iowa. C'est un recueil de vers écrit en français d'abord et traduit en américain par lui sans doute. On a perdu le manuscrit; on trouve encore aujourd'hui des exemplaires de sa poésie américaine dans quelques bibliothèques publiques du Midwest.

Personnellement, je n'ai jamais pu mettre la main sur un exemplaire, mais mon ami Théberge, qui vient de loin et qui a beaucoup voyagé, dit qu'une fois, à Ann Harbour, au Michigan, il a vu, de ses yeux vu, chez un bouquiniste un livre de Benbow Sartoris publié à compte d'auteur et intitulé **Only Dogs Wash Dishes**.

Max n'a pas eu le temps de devenir un grand écrivain américain.

Un soir, à Moscow, Ohio (pop. 216), la police du maire Daly chargea les militants pacifistes antinucléaires. Un camionneur en chômage du nom de Benbow Sartoris, qui errait par là, passa outre à l'ordre de dispersion de la police parce qu'il entendait mal l'anglais.

Un chien de police, qui dut le prendre pour un pacifiste, le mordit au tibia. Un policier à bouclier, casqué et botté, frappa un coup sec sur son front enchaîné. Une civière toute prête l'emporta dans la fumée des gaz lacrymogènes et des cocktails molotov. À l'hôpital, des pillards lui volèrent ses papiers, son argent et ses vêtements. Le FBI n'identifia le corps que deux semaines après.

J'ai appris tout cela de sa mère.

Un samedi matin — j'étais en vacances chez nous à Ottawa —, ma mère me réveille parce qu'une dame me demande. Elle sortait d'une Rolls-Royce avec un monsieur endimanché dedans. La dame était un peu plus vieille que maman; elle portait beaucoup de bijoux et sentait bon.

— Madame... Excusez-moi, je dormais encore, c'est samedi...

— Je vous en prie, Monsieur. C'est moi qui dérange, mais mon mari pis moi, on est déjà en retard dans notre voyage. On pouvait juste arrêter un peu, à matin, à Ottawa. On retourne passer l'hiver en Floride, comme à chaque année. Je suis la mère de Roger. Roger Deslauriers, vous étiez son ami. (Elle hésite.) C'est bien toi, Jocelyn Joannis... C'est toi qu'il appelait Jojo...

— Oui, c'est ça, c'est moi. Vous avez des nouvelles de Max?

— Oui, mais pas bien bonnes. Mon fils nous a écrit une couple de fois quand il était à Ottawa. Chaque fois, je pense, il parlait de toi. Tu l'as connu comme il faut... C'est vrai que c'était un bon écrivain, tu dois le savoir, hein?... Il écrivait même en anglais. Aux États...

Elle venait d'enterrer Max. C'est pour ça que son mari et elle avaient quelques jours de retard. Normalement, ils partaient pour la Floride le 1^{er} octobre et nous étions déjà à l'Action de grâces. Les formalités de transferts, l'immigration, l'enterrement, ça avait pris du temps.

Elle m'a raconté la fin de Max sans trop donner de détails. J'avais de la peine pour les deux, et je le lui ai dit.

— J'ai pensé que tu pourrais me parler de lui, Jocelyn. Il avait l'air de

l'aimer. Un jour, il nous a quittés pour venir travailler ici, pour écrire ses affaires, aussi. Pourtant, il avait tout ce qu'il fallait chez nous : la table de billard, le projecteur, le stéréo, l'auto, la piscine l'été... Son père voulait le prendre avec lui à la manufacture. C'est mon mari qui a fondé la manufacture, Deslauriers Lumber, Matériaux de construction et quincaillerie, à Sainte-Adèle, connais-tu ça? Mon mari voulait le prendre avec lui parce que c'était notre seul garçon, pis il avait peur que les syndicats se mettent là-dedans, tu comprends? Mais Roger voulait pas. Les enfants ont le cœur dur des fois.

Mon mari est retiré maintenant. On a tout vendu; on garde notre maison à Sainte-Adèle; de cette manière-là, on garde notre assurance-maladie du Québec, c'est tellement cher aux États... On a un condominium en Floride, à Fort Lauderdale. Tu viendras un jour, si ça te tente...

Nous avons bavardé quelques minutes encore. Elle avait l'air pressé. Dehors, le monsieur endimanché frottait le capot de la Rolls avec une peau de chamois. Ils sont repartis.

Max et Saskabush disaient toujours qu'Ottawa est une ville où les poètes ne font que passer. Ils avaient raison. □

Daniel Poliquin publiera cet automne un roman, Obomsawin, chez Prise de Parole, un recueil de nouvelles, Les nouvelles de la capitale dont est tiré Wasteland, et une traduction de Pik, un roman de Jack Kérouac, aux Éditions Québec-Amérique.



À venir

Liaison

À venir, dans la revue culturelle de l'Ontario français . . .

45

Hiver 1987-1988

L'ARTISANAT EN ÉVOLUTION

Hiver 1988, 1^{er} décembre 1987

Linda Fillion-Pope,
sur l'artisanat au Centre culturel de Timmins

Jany Lavoie,
un essai : Après avoir produit...

Témoignages d'artisans

De plus :
Menhirs de demain,
une nouvelle de Jocelyne Villeneuve

Joëlle Roy, au-delà d'Ontario-Pop
une entrevue par Paulette Gagnon

46

Printemps 1988

Liaison fête ses 10 ans!

Au printemps 1978,
Théâtre Action créait Liaison;

Au printemps 1988,
Liaison examinera le théâtre
des surprises en perspectives!

47

Été 1988

Les couleurs de l'humour!

Un appel aux créateurs : des textes ou des dessins svp, des oeuvres originales svp, de la finesse aussi, par surcroît!

date limite : le 15 octobre 1987

48

Automne 1988

l'imaginaire ontariois